

Du travailleur salarié au petit producteur libre :

quelle construction
pour des expériences de réforme agraire?*

Gérard ROY**

Pour Alain BERNARD

INTRODUCTION

Comment réagissent des travailleurs salariés qui retournent à la terre, quand on élabore pour eux — au nom d'une liberté « réelle » immédiate opposée aux illusions de la liberté « formelle » — des projets de collectivité rurale construits sur la double exigence de l'efficacité et de l'égalité? Quels sont les problèmes qui surgissent de la rencontre de ces travailleurs-producteurs avec ces constructions dès lors que dans les problèmes soulevés par le souci de cette double exigence, on ne met pas au premier plan la liberté individuelle? (1).

Le Brésil de la période de la transition démocratique, dans l'État de São Paulo, offre certaines situations d'expériences de réforme agraire qui permettent d'aborder avec richesse la réponse à ces questions : il s'agit de la politique d'implantation de familles de travailleurs qui viennent des marchés urbain ou rural sur des terres libérées à cet effet, la politique d'*assentamento*. Dans le temps du gouvernement Montoro (1983-1987), (D'INCAO, 1991), le rapport des forces constituées en front démocratique au sein de l'appareil d'État (GARCIA,

* Le travail de recherche de cette étude a été réalisé avec le Professeur Maria Conceição D'INCAO, de l'université de Campinas, dans le cadre de l'accord de coopération Orstom-CNPq.

** Économiste anthropologue Orstom. Rue Caiubi, 372. Apt. 22 - 05010 São Paulo Brésil.

(1) Au moment de remettre ce travail pour la publication, nous découvrons dans la revue *Esprit* - N° 3-4 de mars-avril 1991, l'article du professeur Amartya SEN : « La liberté individuelle : une responsabilité sociale ». Et avec cet article, tout le courant de pensée anglo-saxon préoccupé de la relation entre efficacité sociale, justice et liberté individuelle. Notamment : Isaiah BERLIN et son *Éloge de la Liberté*, et John RAWLS et sa *Théorie de la Justice*.

1984) a permis, d'une part, de prendre en compte le désir d'un certain nombre de groupes de familles de travailleurs rassemblées par l' glise progressiste et le Mouvement des travailleurs sans terre (MST) de disposer d'une terre, désir manifesté par l'invasion d'espaces non cultivés ; il a permis, d'autre part, une politique originale de constitution de collectivités rurales, dans le milieu historique du Brésil contemporain, d'expériences collectivistes ou semi-collectivistes. Dans la relation de combat-dialogue qui s'est instaurée entre groupes de familles de travailleurs et gouvernement de l'état, se sont crées de 1983 à 1986, vingt et un *assentamentos* sur 37 000 hectares, au bénéfice de 2 214 familles. Bien que trois types d'organisation aient été proposés aux groupes de familles, dans chaque situation concrète : associationniste collectiviste, associationniste mixte et paysan familial, l'injonction de choisir l'un des deux premiers types a été tellement forte de la part des ingénieurs de l'état, renforcée par l'idéologie agissante de l' glise progressiste et du MST, qu'une bonne partie des *assentamentos* a débuté sur le choix du système collectiviste. La politique des ingénieurs à l'égard des travailleurs visait à proposer des types d'organisation économique et politique construits sur l'exigence d'une production agricole moderne et sur l'ambition de voir émerger un homme nouveau, en contrepoint du mode de production capitaliste dominant à la campagne. Des formes constitutives coop rativistes de type collectiviste, qui permettaient de « s'approprier les acquêts du capitalisme sans passer par ses fourches caudines » (MARX, 1881), apparurent comme les formes souhaitables pour relever ces défis.

  peine le temps d'un gouvernement, ces expériences ont tourné court dans leur conception initiale pour se décomposer de manière chaotique en une forme familiale privée. La pratique a mis en échec non seulement le collectivisme mais aussi la coopération et l'ambition de créer un homme nouveau. Le climat idéologique tant mondial, après l'effondrement des régimes socialistes, que brésilien, après la victoire de la droite libérale à la dernière élection présidentielle, en 1990 (2), de même que certaine position de gauche favorable au seul

- (2) Le projet de reconstruction nationale du gouvernement Collor (mars 1991), dans son article consacré à la question agraire, opte clairement pour des *assentamentos* d'entrepreneurs privés. La référence a des « unités de production économiquement viables, évitant de la sorte tout entreprise paternaliste ou marqué d'un pseudo sceau social », de même que l'affirmation de la nécessité « de l'effacement aussi rapidement que possible de l'intervention de l'état », souligne bien le discrédit et la stigmatisation de tout ce qui est entrepris pour et par les familles de travailleurs avec l'appui de l' glise progressiste et du Mouvement des Sans-Terre, durant la période du gouvernement de la transition démocratique.

progrès capitaliste et à l'essor accru des classes (3), pourraient inciter à fermer la parenthèse sur ces expériences et à rejeter dans le monde de l'exclusion les milliers de familles qui veulent une terre. Notre point de vue est différent (4). Dans le Brésil d'aujourd'hui, qui regorge de terres non mises en valeur, l'intégration de ces familles par la voie de la petite production en coopération, est un objectif qui mérite d'être poursuivi pour de multiples raisons. Cela ne saurait se faire cependant sans la pleine participation de ces familles. Il faut s'arrêter sur ces échecs et comprendre l'incapacité de certaines conceptions de collectivités rurales à intégrer ces familles de manière satisfaisante. Quand on aborde la question des difficultés rencontrées par des expériences qui visent à l'efficacité et à la justice, on rencontre la question de la liberté des hommes qui y participent. Comment la liberté de ces travailleurs est-elle prise en compte en situation d'*assentamento* ?

Nous nous proposons tout d'abord d'examiner comment se pose selon nous la problématique générale d'une entreprise de ce genre et comment la posent les intervenants majeurs dans sa conception. Puis, nous analyserons, sur un cas précis d'observation, la situation née de la rencontre des producteurs avec le projet élaboré à leur intention, pour mieux appréhender un des problèmes complexes posés par la mise en œuvre de la réforme agraire ; il s'agit de la conception d'une forme constitutive de collectivité rurale qui réponde à la triple exigence de progrès économique, d'adhésion des producteurs impliqués dans l'action et de combativité pour la justice des travailleurs devenus producteurs.

INVENTER UNE COLLECTIVITÉ

Le défi est d'inventer dans la pratique une collectivité rurale dont la forme constitutive réponde à la double exigence de viabilité de la petite production et d'adéquation initiale et progressive à la singularité des producteurs appelés à en être les maîtres d'œuvre. Beaucoup de choses définitives ont été dites depuis longtemps (KAUTSKY, 1900) sur la petite production et ses limitations dans le contexte de l'agriculture marchande capitaliste, sur ce qui l'accable de l'intérieur et de

(3) Des esprits rigoureux, à gauche, vont pour des motifs différents dans le même sens que la droite libérale; voir, par exemple, DA SILVA (1987).

(4) Ce point de vue est celui d'un autre courant de la gauche. Voir, par exemple, CEDEC (1991).

l'extérieur et sur l'obligation dans laquelle elle se trouve, pour survivre dans de bonnes conditions, de se dépasser dans la coopération. Pour se poser d'emblée dans des conditions viables, comme c'est le cas ici, la petite production doit s'approprier tous les acquêts positifs de l'agriculture capitaliste — outillages, engrais, méthodes agronomiques, etc. —, voire le travail en coopération, et se donner les moyens d'affronter les conditions du marché de l'argent, des achats de biens de production et de la vente des produits. Pour cela elle doit être pensée à travers la coopération des petits producteurs. En théorie, le choix de la forme coopérative est ouvert. Ce qui va déterminer avant toutes choses la réussite de la forme constitutive choisie, c'est la manière dont va être prise en compte la singularité des travailleurs appelés à devenir les producteurs coopérants.

Qu'entendons-nous par « singularité des travailleurs » ? Ce que l'histoire individuelle et sociale de ces hommes a fait d'eux, subjectivement et objectivement. Soit le projet existentiel qui est le leur quand ils décident de s'arracher au devenir qui leur est promis par la société pour poser la volonté d'une vie nouvelle, et en même temps, et tout autant, les limites qu'ils portent en eux, en raison même de cette histoire accumulée en eux, par rapport aux exigences de l'entreprise nouvelle dans laquelle ils s'engagent.

Dans la mesure où ces travailleurs se présentent sans une histoire d'agriculteurs partagée en commun — ils sont là, issus du marché du travail, en tant qu'individualités séparées — et dans la mesure où les formes de coopération possibles sont nombreuses, c'est bien de l'invention d'une réalité qu'il s'agit.

Comment les différentes parties prenantes à l'entreprise *assentamento* — communautés ecclésiales de base, MST et jeunes ingénieurs de l'état — abordent-elles la question de son type d'organisation ?

Bien que l'inspiration diffère de l'une à l'autre — biblique (BARROS SOUZA et CARAVIAS, 1988) et marxiste ici, seulement marxiste là —, toutes visent à l'invention de l'homme nouveau à travers le collectif (TARELHO, 1988). Arrêtons-nous ici sur la construction des ingénieurs, déterminante dans la pratique, et sur les quatre premières expériences, Pirituba, Araraquara, Sumar  I et Sumar  II. Les caractéristiques de l'associationnisme collectiviste sont les suivantes :

— la possession collective de la terre, l'organisation des travailleurs en association pour faciliter le financement collectif et l'acquisition des machines, de l'outillage et d'autres biens collectifs, l'élection d'une direction pour gérer la production et l'administration des biens des associés ;

— l'organisation des travailleurs en groupe territoriaux pour faciliter le développement du travail collectif et de l'exploitation ;

- la division de l'espace de ces groupes en lots familiaux égaux pour permettre l'utilisation du travail familial dans les soins de la culture, en général accomplis manuellement ;
- un système de polyculture tourné vers le marché ;
- l'établissement des familles en agroville pour faciliter l'utilisation des tracteurs sur les terres et l'implantation et l'utilisation des services collectifs ;
- la délimitation d'un espace de bonne dimension autour de la maison dans l'agroville, laissé à la discrétion de la famille.

C'est la forme supérieure de la coopération qui contient en elle-même, tout armé, l'homme nouveau : homme collectif, efficace, productif, composé de travailleurs égaux, progressistes et solidaires. Sans transition, on passe du travailleur exploité au travailleur libre. Ce qui manque là, on le voit bien, c'est une appréhension de ces travailleurs en tant que projet singulier de liberté, à l'intérieur d'une situation objective de travailleur exploité. En niant les hommes concrets, vivants, qui existent là dans cette lutte pour la terre, au nom d'un homme tout construit à surgir dans la mise en œuvre d'un modèle, les intellectuels de l'action engagent les *assentamentos* dans une voie idéaliste aventureuse.

Quand on imagine en effet l'évolution sur le très court terme des quatre *assentamentos* mentionnés, on constate la succession de deux moments contradictoires, un moment d'euphorie, promptement exploité médiatiquement (PIRITUBA, 1985) et un moment de désenchantement, cette fois tu, « pour ne pas donner des arguments aux adversaires de la réforme agraire... ». Tout va très bien puis tout va très mal. Que se passe-t-il derrière la façade du fonctionnement « démocratique » de l'association des travailleurs-producteurs guidée par l'ingénieur ? Une réalité étrangère à la libre participation des travailleurs. Mais qu'est-ce qui ne va pas ? L'absence d'interrogation rigoureuse de la situation de crise conduit à incriminer de manière brouillonne le pouvoir de l'ingénieur, le système collectiviste, les travailleurs, sans que l'on sache très bien l'articulation de ces différents éléments dans l'explication synthétique de la crise. À partir de données explicatives de la sorte, la résolution de celle-ci va également dans un sens aventureux : on va conserver l'objectif socialiste, en maintenant vivante l'idéologie, mais on corrige le modèle pour entrer dans le système mixte qui comporte une composante privée fondamentale, la possession personnelle de la terre et l'appropriation privée du produit, et une large composante coopérativiste. Et l'on va rectifier l'interventionnisme excessif de l'ingénieur en se rejetant vers la démocratie à la base, c'est-à-dire en donnant le pouvoir réel aux travailleurs-producteurs, dans le cadre de l'association. Une expérience comme celle de Porto Feliz, en 1986, va s'engager sur la base des enseignements tirés de la sorte des expériences collectivistes.

PORTO FELIZ

L'*assentamento* de Porto Feliz est situ     110 kilomètres de S o Paulo (fig. 1) dans la municipalité du même nom, à proximité de grandes villes : Sorocaba et Campinas. Il est au cœur de l'une des régions du plus grand développement de l'agro-industrie. Il se présente comme un espace de polyculture, complètement insolite au milieu de l'espace ordonné des grandes et moyennes propriétés vouées à l'élevage et à la culture agro-industrielle.

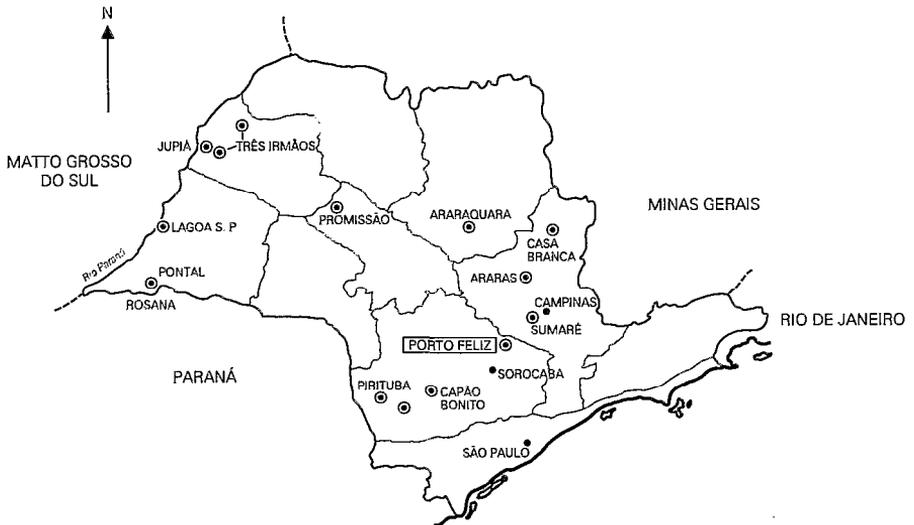


FIG. 1. — *Assentamentos* dans l'état de S o Paulo : localisation géographique. Source : SEAF.

En 1989, moment de l'observation, l'aventure de ce groupe de familles dure depuis près de quatre ans. Le premier rassemblement a eu lieu en avril 1985, à partir de l'accueil d'une communauté ecclésiale de base de la périphérie de la ville de Campinas. Cet agglomérat de familles se fait en continuité avec des opérations réussies d'*assentamento*   Sumar  I et Sumar  II. Durant cette première période, près de 130 familles se trouvent réunies. Au cours des trois années suivantes, l'aventure se transforme en installation durable à travers un certain nombre de phases caractéristiques de ce type d'entreprise :
 — la phase de préparation idéologique et organisationnelle de ces familles hétéroclites par l' glise de base (de avril 1985 à novembre 1985);
 — la phase des campements, faite d'occupations et d'expulsions successives pour aboutir à une terre dont la reconnaissance est possible par l'état (de novembre 1985 à mars 1986);
 — la phase de pression sur le gouvernement pour le droit d'occuper la terre (de février à mars 1986);

— la phase de mise en condition d'accueil de la terre, qui est en même temps le moment des débats sur le choix du système de production et du mode d'implantation de l'habitat (de mars 1986 à mars 1987) ;

— la phase de l'installation sur l'espace attribué en vraie dimension, avec débats et décisions sur le partage des lots d'habitation et sur le partage et l'attribution des terres d'agriculture à fins commerciales. Cette phase s'achève en mai 1988.

Pendant toute cette période, le nombre des familles diminue pour arriver à 39 familles installées en système mixte. 41 familles ont choisi le système individuel familial selon des modalités étudiées ailleurs (D'INCAO et ROY, 1989 et 1990).

L'année 1989 est la seconde année de culture en surface définitive. En effet, les deux premières années, les familles étaient installées à la marge de l'espace convoité, en campement sur un espace restreint : 1 hectare la première année, 2 la seconde, pour chaque famille. En 1988, chaque famille dispose, dans l'espace de l'agroville, de 1,20 hectare pour la maison, la cour et les cultures et l'élevage de son choix, d'une part, et de 9,40 hectares pour les cultures commerciales, mais aussi de subsistance (riz, haricot et maïs sont les cultures principales). Les producteurs organisés en associations disposent de 4 tracteurs achetés à crédit aux meilleures conditions et d'un tracteur reçu en solidarité d'un syndicat urbain. Le système qui s'est mis en place d'emblée est le système mixte : les machines utiles à la production sont la propriété de l'association des producteurs. Le financement de la production est assuré pour chaque famille au sein de son groupe de travail, à travers l'association. Les 39 familles sont divisées en 4 groupes. L'achat des semences, engrais, calcaire, pesticides, se fait selon le même processus. La gestion des tracteurs est commune. Le sarclage et la récolte se font en coopération au sein de chaque groupe. La vente est prévue en commun. L'association est gérée par une direction élue, renouvelable tous les deux ans. Les ingénieurs jouent le rôle d'intermédiaires dans les différentes opérations, et de conseillers pour chaque famille, mais ils ne participent pas à la gestion proprement dite.

En 1989, l'association a quatre ans. Depuis quatre ans, elle est sous la direction de deux dirigeants qui forment un couple assez ordinaire dans les entreprises de ce genre, le couple aventurier-militant, où l'un s'exalte dans l'action, en fuite et en quête de son moi, et l'autre se pose en homme de la cause, dans l'effacement de soi (5). Elle

(5) Sur les deux termes de ce couple et leurs motivations respectives dans l'action, on pourra se référer à la belle étude de SARTRE qui précède *Le Portrait de l'Aventurier* de STÉPHANE (1950).

réunit des hommes que, dans leur majorité, nous qualifierons de communs, sans romantisme de l'action, ni engagement militant particulier ; ils sont là parce qu'ils trouvent un appui dans l'association pour atteindre un objectif simple :  lever sa famille sur sa propre terre, dans la reconnaissance de sa liberté de décider. Pour réunir les éléments utiles à une compréhension de cette situation, après quatre années de mise en rapport des producteurs et du projet, nous allons d'abord donner un bilan qu'il faut bien appeler clinique de la confrontation ; puis, nous décrivons un  v nement significatif de la vie de l'association, une assemblée générale des producteurs associés.

Les caractéristiques de la situation observée lors de la quatrième saison de culture peuvent se lire schématiquement dans le tableau I qui reprend l'évolution de la relation du producteur à la composante coopérative du système mixte.

TABLEAU I.
 volution de la composante coopérative
du système mixte au cours de 5 années

S�SON	SUPERFICIE PAR FAMILLE (EN HA)	FINANCEMENT	ACHATS	GESTION TRACTEURS	SARCLAGE	RÉCOLTE	TRANSPORT	PARTAGE PRODUITS	VENTE
1986-1987	1	Association Groupe Famille	Association Groupe Famille	Association	Groupe Famille	Groupe Famille	Association Groupe Famille	Famille	Famille
1987-1988	2	Association Groupe Famille	Association Groupe Famille	Association	Groupe Famille	Groupe Famille	Association Groupe Famille	Famille	Famille
1988-1989	9,4	Groupe Famille	Famille	Association	Famille	Famille	Association Groupe Famille	Famille	Famille
1989-1990	9,4	Famille	Famille	Association	Famille	Famille	Famille	Famille	Famille
1990-1991	9,4	Famille	Famille	Groupe	Famille	Famille	Famille	Famille	Famille

On voit que le tissu coopératif dans lequel ont été placés ces travailleurs s'est déchiré sous la poussée de l'affirmation de l'autonomie de chacun, et que ne subsiste du projet initial que la gestion des instruments de la production. En 1990, c'en sera fini également dans ce domaine. Le financement est devenu individuel (et une observation plus fine révèle qu'un certain nombre de producteurs ne recourent plus au financement). Les achats utiles à la production, pour ceux qui y ont recours — engrais, semences, calcaire, pesticides — ne se font plus par l'association mais chacun en prend l'initiative, ce qui élimine les avantages de l'achat groupé. La gestion des tracteurs continue de se faire par l'association (cependant, non seulement la programmation de leur emploi est largement dominée par l'arbitraire, mais encore et surtout, les tracteurs et les outils sont dans un état critique). Les soins de la culture, ainsi que la récolte et le transport, se font désormais par famille. La famille s'approprie le produit de

son lot et s'occupe de la vente, cela d'ailleurs depuis la première année, ce qui crée une vulnérabilité absolue à l'égard des intermédiaires, ou bien ce qui condamne, ce n'est pas rare, à un porte à porte épuisant en ville. Le grand projet de vente de la production en commun n'a pas vu le jour. Cette évolution se traduit dans les résultats : les variations dans les rendements par produit et par famille sont très importantes, autour d'une moyenne faible ; les variations dans les prix de vente de chaque produit et de chaque famille sont également importantes, ainsi que le résultat financier global. Nous calculons que la moyenne des ressources en argent par famille sur l'année de culture 1988-1989 est de un *salairé minimum*, et que la majorité se trouve en dessous. Ces petits producteurs associés, placés dans des conditions générales difficiles, ne parviennent pas à tirer parti des moyens en terre, en argent, en instruments et en force de travail, qui sont à leur disposition, dans une combinaison judicieuse de l'autonomie de chacun et de la coopération entre tous. Seule consolation, il est vrai de la plus grande importance, des terres non cultivées auparavant le sont à nouveau ; des hommes, qui ne travaillaient pas ou peu, travaillent désormais ; des familles, qui vivaient mal, mieux nourries et mieux logées, sont plus heureuses que dans la périphérie urbaine des favelas. Tout ce présent est définitivement acquis (6). Se profile à l'horizon de l'année 1990, le phénomène caractéristique de la petite production qui se reproduit dans de mauvaises conditions, la nécessité du travail salarié pour se procurer l'argent indispensable à l'entretien de la famille, aux investissements élémentaires — la construction de la maison, par exemple, voire la couverture d'un minimum de frais d'exploitation. En 1990 et 1991, tous les jeunes en âge de travailler, une bonne partie des chefs de famille et certaines mères de famille sont au travail à l'extérieur, ce qui, en retour, conduit certains à une désaffection du travail de la terre.

Ainsi, en très peu de temps, la tension inscrite entre la composante coopérative et la composante individuelle familiale s'est développée dans le sens d'un démantèlement de la première sous les coups des poussées individuelles, de manière anarchique. Cette décomposition s'est accomplie dans des conditions complètement étrangères à une interrogation expérimentale du modèle proposé, qui conduirait à une juste prise en compte des limites du modèle et des limites des

(6) Du point de vue de ce type d'appréciation de la réalité, voir les lumineux développements de POLANYI (1983 : 50-70), quand, au chapitre « Habitation contre amélioration », en évoquant « l'avalanche des dislocations sociales » qui a accompagné les deux révolutions anglaises des enclosures et les politiques destinées à en ralentir les rythmes, il écrit : « Pourquoi la victoire finale d'une tendance devrait-elle être censée prouver l'inefficacité des efforts destinés à en ralentir le rythme ? ».

producteurs, dans un agencement nouveau constructif. Que se passe-t-il ? Comment comprendre une dégradation aussi rapide du projet coopératif ? Faut-il incriminer le projet, les travailleurs ? N'est-ce pas la rencontre des deux qui s'accomplit dans des conditions telles que ne peut se dégager une critique constructive de l'un par l'autre ? Voyons comment se déroule une assemblée générale de ces petits producteurs associés.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Cette assemblée générale se tient au début de l'année 1989, dans les premiers temps de notre présence, après une cohabitation déjà longue, ponctuée de multiples événements qui mettent en scène tous les associés. Aujourd'hui, encore une fois ils se réunissent ; le sujet du jour est la gestion des tracteurs possédés en commun.

L'assemblée doit commencer à 8 heures 30, sous le préau de l'école située dans l'espace de l'agroville. Nous y sommes à l'heure : le lieu de la réunion est désert. À 9 heures, un à un, 3 associés arrivent, rejoints par d'autres dans l'heure qui suit. À 10 heures, 22 chefs de famille sur 39 sont présents ; il n'y en aura pas davantage. On nous dit que ce chiffre est bon, inaccoutumé. C'est un spectacle inattendu pour nous, et pour le moins insolite, que le rassemblement de ces hommes, qui sont là pour discuter ensemble de problèmes communs. Ce qui frappe tout d'abord, dans une intuition globale immédiate, c'est la singularité de chacun, impression corrigée très vite par le sentiment d'une profonde identité. Puis une grande similitude des comportements, qui s'accompagne d'une profonde distance de chacun à l'égard de l'autre. Ils sont de tous âges et de toutes couleurs de peau ; leur habillement présente la plus grande diversité ; coiffure de chapeaux de paille, de feutre, de bonnet, de casquette, certains tête nue ; chemises et pull-overs sont de toute sorte, toute couleur, tous états, et beaucoup de tee-shirts de propagande. Leurs pantalons de toutes tailles et tous tissus. Leurs chaussures, godillots appareillés ou non, avec ou sans lacets, tennis, nu-pieds. Les traits des visages sont marqués de profondes empreintes mais le regard de tous est identique, comme absent, invitant à voir la profonde identité qui se dégage de cette diversité. Un regard dont on ne sait s'il est distrait, ou s'il est refermé sur soi dans une attente ombrageuse. Du rassemblement de ces hommes d'âge, de couleur, d'habillements divers, qui partagent ce même regard, surgit l'image d'une bande d'hommes mi-gueux, mi-forbans, égarés là dans une aventure sans chef et dans un abordage sans butin. Chacun, arrivé seul, à son temps, se déplace comme

embarrassé de son corps présent-là. À peine chaque arrivant salue-t-il l'autre, les autres. Maintenant, ils sont disposés dans l'espace du préau, manifestement au hasard. Les postures sont à l'image de cette dispersion : celui-ci est debout adossé au mur de la classe, les bras croisés ; celui-là est posé sur un pied le long d'un pilier ; cet autre, là, est accroupi ; celui-ci est assis par terre. On est tourné de tous les côtés. On se côtoie sans se toucher, comme par crainte de se toucher. À l'évidence, ces hommes ne sont pas à eux-mêmes dans cette situation qui rappelle d'autres attitudes dans des situations antérieures de dominés (7).

Mais ici, les hommes que nous avons devant nous ne sont-ils pas libres, libérés des patrons, et à leurs affaires ? On pressent que ces hommes ont une histoire semblable, bien antérieure à l'histoire récente partagée en commun, et qu'elle a été vécue par chacun comme une aventure personnelle éprouvante. Mais l'histoire récente vécue en commun depuis quatre ans n'a pas réellement produit une rencontre entre eux susceptible de corriger de manière significative ce que l'histoire antérieure a fait de chacun d'eux. Quel est donc le contenu de cette séparation dans le moment présent de leur rencontre ? Un peu avant 10 heures, arrivée de trois personnages, deux sont ensemble, l'un seul : nous reconnaissons le président et le vice-président de l'association (l'« aventurier ») et le militant du Mouvement sans terre. Leur allure et leur attitude tranchent avec celles des 19 autres présents. Les deux premiers se placent dans un coin quelconque de cette assemblée désordonnée, tandis que le militant, qui est arrivé avec un paquet de journaux ostensiblement brandi, *O Jornal dos Sem Terra*, se place en face d'eux. L'annonce du vice-président de commencer la réunion ne produit aucune rectification de position ; c'est lui qui prend la parole le premier. Il est là dans une tenue vestimentaire qui, comparée à celle des autres cependant précaire, paraît marquée d'un surcroît de précarité comme dans un moi offert aux autres, dans une sorte de dénuement calculé. Il prend la parole dans le bruit de mouvements divers. Il a une grande difficulté à retenir l'attention. Nous attendons un énoncé de l'ordre du jour. Rien de tel. C'est par une déclaration en forme d'adresse critique qu'il va commencer la réunion. Sans doute justifiée par

(7) Nous revient à ce moment en mémoire la description que LINHART (1983 : 27-28) fait des « travailleurs volants » de la production de canne à sucre : « Quelques camions attendent déjà, avec un début de cargaison de journaliers épars dans la caisse, blottis contre la ridelle, assis sur les bords ou debout en plein milieu, pantalons et chemises déchirés, baluchons, vieux sacs ficelés, tout un attirail misérable de vagabonds plus que d'ouvriers. Des hommes et des enfants affluent à pied par les rues qui convergent. Ombres voutées et solitaires : personne ne vient en groupe, presque personne ne parle. Le silence de cette foule est impressionnant. ».

notre présence. Nous ne pouvons être que caution de l'entreprise associationniste militante, comme les gens de l' glise progressiste et les ingénieurs... Que dit-il ?

  partir de maintenant les choses doivent changer.

Les choses... ?

Le respect par chacun des décisions qui sont prises en assemblée générale... On discute des jours entiers au cours des assemblées, et c'est nous-mêmes qui prenons les décisions et nous ne les respectons pas.   partir de maintenant, nous allons dresser un relevé des décisions prises en assemblée et chacun signera... qui ne respectera pas les décisions prises, h  bien, on ira devant la justice... Combien sommes-nous aujourd'hui ? 22 sur 39... il manque pas mal de gens, mais 22 c'est déjà la majorité...   quoi  a sert d'aller discuter sans cesse des choses qui ne sont pas respectées... Quand on est à l'extérieur, employé dans une usine, on marche sous les ordres d'un patron... s'il ordonne de charrier des ordures, excusez l'expression, celui qui est désigné le fait... ici, à la campagne nous ne sommes assujettis à personne... nous sommes assujettis à nous-mêmes, c'est nous-mêmes qui d cisons ce que nous voulons selon notre tête... seulement que maintenant ces décisions vont s'acheminant dans un sens que l'on ne sait pas trop ce que l'on peut en attendre...   peine combinée une chose, l'un va dans un sens, l'autre dans l'autre... alors que si j'étais commandé par un maître, je n'irais pas dans n'importe quelle direction car je saurais que je paierais pour cela... mais comme ici nous avons une discussion libre, ouverte, chacun a sa volonté et celui-ci passe par-dessus la décision de tous.

Apparemment l'admonestation tombe à plat. L'assemblée aborde alors dans une succession improvisée et dans l'entrecroisement des points traités, un certain nombre de sujets. Le trésorier rend compte du travail des tractoristes à l'extérieur, temps passé, recette, coût, rémunérations.   la logique des chiffres s'oppose immédiatement le doute sur le temps de travail de certains tractoristes et leur rémunération. La cacophonie s'installe. Au milieu du brouhaha, le militant du MST brandit son paquet de journaux :

Bon, on va faire une pose ici... je veux vous donner le journal d'octobre, novembre et décembre du Mouvement des Sans-Terre... la proposition du MST, c'est que ce journal soit remis au coordinateur de chaque groupe... personne n'a d'informations sur la mort de Chico Mendes et dans ce journal il y en a... pourquoi les *fazendeiros* l'ont tué, où ils l'ont tué, comment c'est arrivé...

Comme le brouhaha n'a pas cessé pour écouter le militant, les échanges se poursuivent, dans l'indifférence de ce qui vient d'être

dit. Ne sont-ils pas tous cependant officiellement militants du MST ? On perçoit que s'engage une discussion sur ceux qui ne paient pas leurs dettes « préférant garder leur argent à la caisse d'épargne sur le dos des compagnons... ». Ceux-là se défendent en disant qu'ils n'ont pas reçu l'argent de leur travail de tractoristes. Mais on met en doute les heures de travail qu'ils ont déclarées... Le président commence alors la lecture d'un papier où sont énumérées les détériorations de chaque tracteur et des outils : la liste est impressionnante, tout le matériel ou presque est abîmé. Qui est responsable ? On détériore et on cache sa faute... Se trouve posée dans la confusion la question d'une bonne gestion des tracteurs. Comment payer toutes ces réparations ? Faire travailler à l'extérieur 2 tracteurs au lieu d'un ? Une voix lance l'idée de partager les tracteurs par groupe pour un meilleur contrôle et une plus grande responsabilité. Le vice-président réagit vivement, stigmatisant les « individualistes », ceux qui veulent en finir avec l'association et le projet commun... Il est fortement appuyé par le militant du MST. On laisse le sujet et on parle d'acheter une citerne pour ne plus être obligé d'aller à 14 kilomètres pour faire le plein des tracteurs... Aucune discussion, la décision est-elle prise ? Deux associés annoncent qu'ils vont payer leur dette, ce qui déclenche des « hourras » de l'assistance. Et la réunion de défile sans autre intervention.

Cette assemblée, à l'image de toutes les autres, nous fait assister à la relation des responsables de l'association avec les autres associés, hommes communs, et nous informe sur les relations entre ces derniers sous cette direction. Ce qui nous paraît marquer la relation des responsables aux associés à propos des affaires communes, c'est l'impuissance de l'incompétence, l'assurance de soi-même et en même temps une certaine perplexité devant la situation qui se développe depuis les débuts de l'association entre tous les associés. L'impuissance est évidente. Elle s'annonce d'emblée dans les retards, les absences, elle s'exprime dans l'adresse d'ouverture de la réunion. Elle se révèle objectivement dans l'incapacité à organiser la réunion, pas d'ordre du jour, pas de prise de parole ordonnée, pas d'avancée du sujet avec rigueur... Elle est présente dans l'incapacité à gérer les tracteurs, et les tractoristes ; tout cela culmine dans la détérioration de tout le matériel. D'un autre côté, il y a une sorte d'assurance de soi-même pour juger les autres, et cette fin de non-recevoir à la proposition de partage des tracteurs, au nom du militantisme associationniste. Toutefois, l'interrogation — pourquoi des hommes désormais libres ne parviennent-ils pas à gérer leurs propres affaires ? — semble inclure le questionneur lui-même, comme si tout ce monde était pris dans une situation dont la logique de non-maîtrise échappait à chacun, y compris les dirigeants. Du côté des associés ordinaires, c'est la défiance à l'égard des dirigeants et l'incapacité de la radicaliser en

exigence de rigueur, et c'est la défiance généralisée entre eux. La *desconfian a* est, semble-t-il, le secret de la relation entre tous ces gens. Et l'incapacité à faire prévaloir une solution plus efficace, pour les tracteurs par exemple, à travers le partage proposé. Comme s'ils étaient sans force face aux dirigeants militant-aventurier. Mais quel est le secret de cette *desconfian a* et de cette impuissance ? Quel est le secret de cette crise, quelle est sa vérité ? Comment se fait-il en effet que ces hommes ne parviennent pas à se gouverner comme des hommes libres ?

Pour répondre à cette question qui est celle de la compréhension de la difficulté « d'inventer » une forme constitutive coopérative avec ces travailleurs, nous allons nous efforcer de montrer que ce que ces producteurs font, est le résultat de ce qu'on leur fait, c'est-à-dire des conditions dans lesquelles ils sont placés, en fonction de ce qu'ils sont dans les débuts de l'entreprise.

L'ITINÉRAIRE DES SANS-TERRE

Qui sont-ils ces hommes qui se rassemblent pour exiger une terre ? Qu'a fait d'eux leur histoire sociale et familiale ? Si l'on écoute ce que l'on dit d'eux, ce sont des « vagabonds ». Ne les traite-t-on pas de *ciganos* tout au long du processus de conquête de la terre ? En examinant attentivement le récit de l'histoire de vie de chacun, on découvre une histoire sociale commune. Des itinéraires différents, certes, mais assez identiques dans leur contenu, d'un lieu de la campagne où ils sont nés (Paraná, Rio Grande do Norte, Minas Gerais, Alagoas, Bahia, S o Paulo, Pernambuco, Espírito Santo, etc.) vers une autre campagne du même état ou d'autres  tats. Puis de la campagne vers la ville. D'une ville vers une autre ville. Puis la campagne de nouveau. Et de nouveau la ville, cette fois durablement : S o Paulo, Campinas, Hortolandia, Limeiras... Dans l'itinéraire rural, un point de départ, des parents exceptionnellement petits propriétaires, le plus souvent métayers (*meeiros*) ou fermiers (*arrendatarios*) ; mais aussi, c'est une minorité, des parents déjà travailleurs *b ias frias* (travailleurs saisonniers) (D'INCAO, 1981). Pour tous, la quasi-absence de formation scolaire et, une fois devenus autonomes des parents, le plus souvent très tôt, des occupations successives à la campagne, de métayage et de fermage, et souvent de salariés saisonniers, sur les grandes plantations. Pour le travail rural paysan, c'est un travail accompli selon des techniques rudimentaires de culture. Pour le travail salarié, c'est un travail sans qualification aucune. Dans les deux cas, des rémunérations en argent très basses. Le travail en ville de chacun est, à de rares exceptions, d'une qualification acquise

« sur le tas » de maçon ou chauffeur, un travail également sans qualification, aide-maçon (8), gardien, homme à tout faire dans l'usine, et dans tous les cas des rémunérations au *salairé minimum*, que chacun sait salairé de pauvreté.

Ces occupations successives, rurales et urbaines, se développent dans des relations entre les travailleurs de compétitions farouches, et entre eux-mêmes et les employeurs, la plupart sans foi ni loi, de main-d'œuvre « jetable ». Dans ces conditions de lutte pour la vie, dans un milieu sauvage, abordé avec des armes faibles, se forment des caractères débrouillards, méfiants, opportunistes, de personnalités dominées. La lutte pour la survie, en ville, pour l'habitation dans les quartiers périphériques des favelas exacerbe ces traits de caractère et les renforce (9). L'autre est l'ennemi, celui dont il faut se méfier et profiter, tandis que le code traditionnel de la violence (10) règle les conflits à peine atténués par le code des valeurs nouvelles proposées par la religion chrétienne. Toutefois, ces itinéraires chaotiques, à l'intérieur d'une même quête de moyens de survivre, révèlent un autre contenu commun, une formidable capacité à entretenir en soi l'espérance, leitmotiv des entretiens. Ici, l'espérance de pouvoir se poser dans un lieu à soi, où son travail permettrait de faire vivre décentement sa famille, où l'on puisse projeter un futur pour sa descendance, se donner des racines, où la marque de son effort soit durable.

C'est ainsi que sont faits ces hommes maltraités dans leur quotidienneté, tout au long de leur histoire sociale commune. Une histoire qui ne prédispose pas à une vie d'homme libre en coopération. En somme, d'un côté, une formidable aspiration à la liberté dont le support est la possession d'une terre à soi, et, de l'autre, de formidables entraves objectives à la possibilité de rendre cette liberté effective dans le contexte nécessaire d'une agriculture moderne en coopération, dans un milieu inchangé. Est-ce bien d'ailleurs d'une terre à soi qu'il s'agit ? Sans doute, comme exigence fondamentale. Mais il faut nuancer sous peine de s'enfermer dans une vision réductrice qui présenterait ces travailleurs comme bornés dans une envie rétrograde, avoir une terre à soi pour y pratiquer, replié sur soi, un savoir productif dépassé. Il faut introduire ici la relation entre la reconnaissance d'un désir essentiel et la disponibilité qui peut

(8) Pour une analyse très fine de la condition des travailleurs dans le bâtiment, voir le travail anthropologique de MORICE (1990 : 36-59).

(9) BISILLAT-GARDET (1990) aborde les relations entre habitants d'une favela de la périphérie de São paulo.

(10) Dans son livre classique, DE CARVALHO FRANCO (1969) expose ce code et en analyse la logique.

naître de cette reconnaissance pour entamer un changement de soi. Le désir, c'est la possession de la terre comme moyen d'être reconnu en tant que personne, centre de décision autonome.   partir de cette reconnaissance, inouïe, révolutionnaire dans le contexte évoqué de leur vie, se crée la possibilité d'engager sa liberté dans la rencontre de l'autre et dans l'acceptation de rapports nouveaux. Comment créer une situation telle que chacun puisse se sentir reconnu dans son exigence de liberté et en même temps puisse reconnaître la nécessaire exigence de coopération, et la pratiquer ? Il est clair que la première est condition nécessaire de la seconde.

QUELLE PARTICIPATION ?

Le projet d'organisation de la production dans lequel sont placés les travailleurs leur est étranger, étranger à leur possible immédiat, à tous. Ils n'ont jamais coopéré, jamais géré techniquement un financement, des machines, des achats, des ventes. Ils n'ont jamais travaillé en groupe. Ils n'ont jamais géré une assemblée. Bref, ils sont devant une nouveauté absolue. Et leur disposition les uns à l'égard des autres est marquée du sceau de leur histoire qui en a fait des êtres essentiellement méfiants. Dans quelles conditions le projet leur est-il proposé ? Les mésaventures de la gestion centralisée autoritaire, déguisée en démocratie associationniste, dans les expériences collectivistes antérieures, font basculer les ingénieurs, dans notre expérience, vers l'option de la démocratie à la base : ce sont les producteurs eux-mêmes qui g reront en association leurs affaires. Les ingénieurs sur ce terrain se mettent en retrait. Ils n'administrent pas, ne contrôlent pas, ne sanctionnent pas, n'arbitrent pas. Cependant, ils cautionnent sans discussion un discours militant pour accompagner la gestion. Cela en continuité avec l'esprit « communitariste » qui a animé la conquête de la terre, avec l'esprit « collectiviste » qui anime les militants du MST, et avec le propre esprit des ingénieurs progressistes de l' tat. On est avec ce projet mixte, dans sa forme constitutive, en présence d'un projet coopératif de petits producteurs, avec une composante privée. Abordé dans un esprit coopératif débarrassé de toute idéologie autre que celle de la participation réelle de chacun, il pourrait servir de point de départ à une démarche constructive, dans une critique dialectique du projet et des acteurs. Ce cautionnement idéologique introduit un élément essentiellement perturbateur dans cette situation. D'autant plus que les ingénieurs ont un pouvoir d'injonction très fort sur chacun ; ils auront à décider sur le moyen terme du maintien ou non de chacun sur la terre, en fonction des conduites révélées par la pratique.

À partir de ces conditions de mise en œuvre du projet, comment s'organisent les relations entre les acteurs de cette expérience ? La première décision de cet agglomérat de familles est de se donner une organisation associative et une direction. La minorité militante-aventurière s'installe nécessairement aux postes de commande, tandis que les associés communs se retrouvent aux postes secondaires de la direction. Ni la structure des rapports entre eux, ni la forte injonction sous laquelle ils sont, ne permettent à ces hommes de se faire entendre à égalité. Le couple aventurier-militant ne possède pas la compétence d'administration des hommes et des choses requises par la composante coopérativiste du système. Ils possèdent en revanche le discours militant « associationniste-communautaire-socialiste » par lequel ils sont arrivés au pouvoir, le reprenant des gens de l'Église et de l'État. Les non-militants sont dans une expectative critique ils ont choisi de vivre en association pour des raisons bien utilitaires. Ils pensent simplement que l'association va les aider, individuellement. Mais cette installation de travailleurs comme eux aux postes de commande les inquiète. Eux-mêmes sont peu compétents, mais ils ont une disponibilité critique de bon sens, qui, reprise en compte par une autorité compétente, aurait pu faire avancer les choses. Mais, c'est l'autre aspect de cette construction, les militants sont laissés à eux-mêmes, les ingénieurs ne s'érigent pas en arbitres des relations qui s'instaurent. Davantage, ils soutiennent aveuglément les militants au nom de leur propre idéologie. Dès lors, que vont faire ensemble ces petits producteurs associés du système sans lequel ils sont placés ?

Les failles de la construction apparaissent dès le départ et vont se creuser tout au long des quatre premières années. Les responsables élus de l'association gèrent les hommes dans les assemblées et les choses dans la vie quotidienne de la production en fonction de leur savoir, qui est un non-savoir, c'est-à-dire qu'ils improvisent. Mais ils le font avec l'autorité du discours militant qui invalide toutes critiques. L'incompétence se revêt du masque du militantisme. L'autorité non contrôlée va vers l'arbitraire, puis comme il est habituel, vers l'abus des avantages du pouvoir. La méfiance s'installe. Mais tout est inquestionnable, sauf dans la rumeur. Comment réagissent les hommes communs ? Ils interrogent dans le désordre cette gestion brouillonne et ambiguë et l'interrogent sans rigueur et sans radicalité. Ne sont-ils pas eux-mêmes largement incompétents et sous forte injonction ? Ils vivent la situation comme une situation déjà vécue, de gens soumis à un patron (*donno*), vis-à-vis duquel ils n'ont pas force de contestation. Sous cette autorité inquestionnable, mais dont la force se résume à un discours, (il n'y a ni autorité personnelle ni autorité d'un parti pour imposer), ils vont développer des comportements et des conduites dont l'acquisition s'est faite au cours de leur histoire. Derrière le discours officiel de « travailleurs unis », toujours repris dans les

contacts avec l'extérieur, c'est une autre réalité qui se développe. Le projet dans sa composante coopérative part en pièces par le jeu de chacun. Le système mixte évolue chaotiquement vers un système familial improvisé.

CONCLUSION

Quelle est donc la vérité de cette crise? En présence d'une telle évolution dans un temps aussi court, les adversaires d'une réforme agraire de ce type semblent ne pas manquer d'arguments. Et il est vrai qu'un regard d'ensemble promené sur le paysage offert par un tel *assentamento* h siste quelque peu à deviner dans le désordre des terres et de la zone d'habitation l'humanisation d'un village de polyculture. Il est vrai également que, toutes choses égales par ailleurs, ces producteurs ont à leur disposition les moyens en force de travail, en matériel, en financement et en terre, de construire en quelques années un paysage plus maîtrisé. Mais cette vision est réductrice, l'approche compréhensive que nous avons esquissée ici permet d'y échapper, à travers une vision dialectique des déterminations hiérarchisées qui entrent en jeu. Nous avons dit ce que sont ces hommes quand ils décident de s'arracher au devenir toujours recommencé qui leur est promis. Nous avons défini les conditions du dépassement de leur état initial : la reconnaissance de chacun en tant que centre autonome de décision, une approche critique constructive de la confrontation du projet coopératif et de ces travailleurs, un travail d'apprentissage des savoirs et un travail de définition et d'apprentissage de codes nouveaux pour qu'ils deviennent prévisibles, calculables, pour la vie en communauté. Au lieu de cela que voit-on? Des hommes laissés à eux-mêmes sous le poids d'une idéologie paralysatrice. Dès lors, la tendance est qu'ils se reproduisent dans ce qu'ils sont, c'est-à-dire dans ce qu'ils ont été faits par leur histoire.   partir de cette vérité de la situation observée, s'éclaire le bilan clinique et le tableau comportemental que nous avons donnés, et devient possible la réponse à la question que nous avons reprise du vice-président pour la placer au cœur de notre interrogation : pourquoi ces hommes désormais libres ne parviennent-ils pas à se comporter comme des hommes libres? La réponse est simple : dans cette conception de l'*assentamento*, ils ne sont pas libres, ni reconnus dans leur aspiration à la liberté, ni liberté en conquête d'elle-même à travers les moyens d'un dur apprentissage. N'étant pas en situation de liberté, ils ne peuvent se comporter en maîtres de leur présent et de leur devenir. Le projet d'homme nouveau qui nie l'homme vivant

dans toute sa complexité subjective et objective joue à la reproduction de l'homme ancien.

Dans ces années quatre-vingt, les différents intervenants dans la conception et la mise en œuvre des *assentamentos* reconnaissent le mouvement historique qui a produit les travailleurs. Ils savent qu'une petite production sans coopération ne fera que reproduire les conditions qui expliquent la présence de ces travailleurs sur le marché du travail, et la condamnera à plus ou moins long terme. Pour affronter l'économie de marché capitaliste, il faut que les producteurs s'organisent. En outre, ils ne peuvent se résoudre à considérer l'évolution contemporaine de la société brésilienne comme une fatalité. Ils veulent éviter que les petits producteurs se fondent dans le tissu existant, dans un oubli des solidarités nécessaires avec les travailleurs restés sur le marché du travail. Il faut que des enclaves coopératives se constituent en bastions de lutte.

Alors ils conjuguent efficacité économique et radicalisme politique et conçoivent des projets où le travailleur productif doit devenir l'agent immédiat de la libération. Ce faisant, il manque une autre réalité, la réalité historique individuelle, c'est-à-dire les hommes concrets, vivants, comme si s'arrêter pour considérer la personne et son autonomie était s'abandonner au libéralisme et abandonner les nécessaires luttes contre les réalités collectives. C'est cette antinomie qu'il faut dépasser : certes, ces travailleurs ne sont pas libres de ne pas être ce qu'ils sont, des travailleurs exploités ; ils sont « situés » dans le langage sartrien. Mais c'est à eux, et à eux seuls, de « se choisir » (11) travailleurs-producteurs en lutte ou non. C'est là l'irréductible autonomie de la personne. Dès lors, le travail qui revient aux intellectuels de l'action, c'est de proposer des projets qui soient dans le possible actuel des travailleurs, et d'œuvrer à élargir pour chacun les possibilités de choix de telle sorte que chacun puisse « choisir la vie et non pas la mort ».

São Paulo - Juillet 1991.

(11) Notamment dans la présentation des *Temps modernes* (n° 1) reprise dans *Situations*, II-1948 : 9-30.

BIBLIOGRAPHIE

- BARROS SOUZA (M. DE) et CARAVIAS (J. L.), S. J., 1988. *Teologia da Terra. Cole ao Teologia e Liberta o*, Petropolis, Vozes.
- BISILLAT-GARDET (J.), 1990. *Mutirao, utopia e necessidade*, São Paulo, Orstom et Secretaria municipal da Cultura.
- CEDEC. 1991. *Lua Nova*, n  23, mars 1991, São Paulo, Cedec.
- DA SILVA, (1987). « Qual Reforma Agrária », *Revista Reforma Agrária, Abra*, ano 17, n  1, avril-juin.
- DE CARVALHO FRANCO (M. S.), 1969. *Homens livres na ordem escravocrata*, São Paulo, Publica o do Instituto de Estudos Brasileiros.
- D'INCAO (M. C.), 1981. *O B ia Fria : Acumula o e miséria*, 8   dition, Petropolis,  d. Vozes.
- D'INCAO (M. C.), 1990. « A reforma agrária no cotidiano dos trabalhadores : um estudo de caso », communication au XII  Congr s mondial de sociologie, session n  3, « Pratiques sociales en période de transition - Amérique Latine », Madrid, *multigr.*, 40 p.
- D'INCAO (M. C.),   *par tre*. « Assentamento de trabalhadores rurais sem terra : avanços e recuos da transi o democrática brasileira » in KRISCHKE (P. L. PR, coord.).
- D'INCAO (M. C.) et ROY (G.), 1989 et 1990. *Projeto camponês e B ias Frias : vida cotidiana e capacidade de negocia o numa experiência de reforma agrária*, São Paulo, rapports Cedec-Orstom-CNPq.
- GARCIA (M. A.), 1984. « Dezoito meses de governo Montoro », *Novos Estudos*, n  10, São Paulo, Cebrap.
- KAUTSKY (K.), 1970. *La Question agraire*, Paris, François Masp ro, 469 p.
- KRISCHKE (P. L. PR, coord.),   *par tre*. *Atores sociais no Cone Sul da transi o ao neoliberalismo*, Florianopolis,  ditions de l'universit  fédérale de Santa Catarina.
- LINHART (R.), 1983. *Le Sucre et la Faim*. Paris,  ditions de Minuit.
- MARX (K.), 1881. « Lettre   Vera Zassoulitch » in *Sur les sociétés précapitalistes*, 1970, Paris, Centre d'études et de recherches marxistes (Cerm),  ditions Sociales : 318-342.
- MORICE (A.). «  volution du marché immobilier et propension à la rotation de la main-d'œuvre : l'exemple de la construction à Jo o Pessoa, Paraiba, Brésil », *Cah. Sci. Hum.*, n  10 : 36-59.
- POLANYI (K.), 1983. *La grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, NRF, Bibliothèque des sciences humaines.
- Pirituba, Exemplo vitorioso sem mist rios. 1985. in *Reforma Agr ria, Abra*, ano 15, n  2, Maio-Julho : 61-65.
- SARTRE (J.-P.), 1948. *Situations*, II, Paris,  d. NRF-Gallimard, 13  édition : 9-30.
- SARTRE (J.-P.), 1950. «  tude » in STÉPHANE (1950).
- STÉPHANE (R.), 1950. *Le Portrait de l'Aventurier*,  d. Sagittaire : 9-29.
- TARELHO (L. C.), 1988. *Da consciência dos direitos   identidade social : Os Sem Terra de Sumaré*, São Paulo, PUC, th se post-graduation, 261 p.